

Nicolas Garroté

LIBER, GASTER, CLYSTER : La littérature à l'estomac chez Mme de Sévigné et Montesquieu

« La lecture des bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés¹ » disait Descartes dans le *Discours de la méthode*. Cette conversation, qu'il appelle pour sa part un *commerce*, Montaigne la préférerait à celle de ses contemporains, la trouvant « bien plus sûr[e] et plus à nous² ». Mais elle est comme hachée : tronquée et différée, elle n'advient que dans le silence de la lecture. Aussi laisse-t-elle toujours un sentiment d'insatisfaction. On cherche un homme, et on trouve un livre. Dans la lecture, la « chaîne d'inspirés³ » platonicienne qui relie les Muses au poète, le poète au rhapsode et le rhapsode au spectateur n'existe pas. Il n'y a pas de véritable communication entre l'auteur et le lecteur. Une « vertu divine » ne relie pas entre eux les anneaux de cette chaîne. Le livre n'est que *l'écho* de la voix de l'auteur. Il est comme un corps mort, un « corps solide⁴ », entre l'auteur et le lecteur. Comme le corps de l'être aimé chez Proust : objet de tendresse mais aussi « impossibilité où se heurte l'amour » :

Et je comprenais l'impossibilité où se heurte l'amour. Nous nous imaginons qu'il a pour objet un être qui peut être couché devant nous, enfermé dans un corps. Hélas ! il est l'extension de cet être à tous les points de l'espace et du temps que cet être a occupés et occupera. Si nous ne possédons pas son contact avec tel lieu, avec telle heure, nous ne le possédons pas. Or nous ne pouvons toucher tous ces points. Si encore ils nous étaient désignés, peut-être pourrions-nous nous étendre jusqu'à eux. Mais nous tâtonnons sans les trouver.⁵

De même, l'interlocuteur qu'est pour nous un écrivain n'est pas enclos dans son livre mais étendu à sa personne, à « tous les points de l'espace et du temps » qu'il a occupés. D'où les biographies, les pèlerinages, les reliques... Il y a bien, comme le dit Barthes, « un sujet à aimer » derrière un livre, mais ce sujet est « dispersé, un peu comme les cendres que l'on jette au vent après la mort ». C'est pourquoi, poursuit-il, s'il était écrivain et mort, il souhaiterait que sa vie

se réduisît, par les soins d'un biographe amical et sincère, à quelques détails, à quelques goûts, à quelques inflexions, disons : des « biographèmes », dont la distinction et la mobilité pourraient voyager hors de tout destin et venir toucher, à la façon des atomes épicuriens, quelque corps futur⁶

C'est-à-dire qu'un nouveau livre, exégétique, vînt combler l'écart laissé par le livre entre l'auteur et le lecteur. Mais, sans le secours de cette magie atomiste et critique, comment faire de la lecture une conversation, un échange, une rencontre ? Comment transformer le fil des pages, l'ordre des chapitres et des tomes en conversation dans un fauteuil ? On ne peut, comme le fait le narrateur de la *Recherche du temps perdu* sur le corps assoupi d'Albertine, *s'embarquer* sur un livre, « corps solide » de l'écrivain. Mais – « l'amour tendant à l'assimilation complète d'un être⁷ » – on peut vouloir l'absorber. Reflet imparfait d'un auteur inaccessible, le livre est tout ce qui reste au

lecteur de l'auteur. Aussi peut-on vouloir le posséder totalement, le faire sien, le faire soi.

Comme on mange en amour, on mange en lecture. Pour évoquer une lecture frénétique et passionnée, on dit communément qu'on *dévore*, qu'on *avale* un livre. À l'âge classique, on appelle *nourriture* ce que nous appelons éducation. Dans la Bible, la méditation se définit comme une *manducation de la parole*. Au Moyen-Âge, on a surnommé le théologien Pierre de Troyes *Pierre le Mangeur* non à cause de sa gloutonnerie mais à cause de son érudition. À l'automne de la Renaissance, Montaigne « savoure » Plutarque, fait de l'histoire son « gibier », et, en éloquence comme en religion, ne veut point de « paroles perdues » car, dit-il :

il ne me faut point d'allèchement ni de sauce : je mange bien la viande toute crue ; et, au lieu de m'aiguïser l'appétit par ces préparatoires et avant-jeux, on me le lasse et affadit.⁸

La littérature se déguste, et ce n'est peut-être pas seulement une métaphore. Certains découpent le livre comme un gigot pour mieux en savourer les phrases⁹. D'autres l'apprêtent et vont jusqu'à vouloir l'absorber. Le véritable amour des lettres exige peut-être que, tel Ulysse doublant le cap Malée, on quitte le monde des « mangeurs de pain »...

Mme de Sévigné lectrice apocalyptique ou le livre mangé

En 1760, dans une lettre à Sophie Volland, Diderot traite Mme de Sévigné de « bavarde » et de « gloutonne¹⁰ ». C'est faux quant à la nourriture, mais peut-être vrai quant à la littérature : elle en parle sans cesse et finit par vouloir l'absorber. Un des auteurs dont elle parle le plus et qui, en matière morale, a sa préférence, c'est Pierre Nicole, solitaire de Port-Royal retiré *aux Champs* depuis 1650. Après avoir collaboré aux *Provinciales* et édité les *Pensées* de Pascal, Nicole entreprend une œuvre personnelle « de la même étoffe », les *Essais de Morale*, qu'il publie à partir de 1671¹¹. 1671, c'est aussi l'année où, après son premier accouchement, la fille de Mme de Sévigné quitte Paris pour aller rejoindre son mari, lieutenant général en Provence. Une correspondance s'entame entre les deux femmes, dans laquelle Mme de Sévigné fait une large place à ses lectures. « Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ou à qui j'écris ont intérêt que je lise de bons livres », dit-elle en octobre 1671 (I, 360)¹². Peu après le départ de sa fille, elle quitte à son tour la capitale pour un séjour aux Rochers, dans ses terres de Bretagne. Un lieu où « nous lisons beaucoup » (I, 376) dit-elle, et où « sans la consolation de la lecture, nous mourrions d'ennui » (I, 357). Avant de partir, elle a justement acheté les *Essais de Morale*, qu'elle commence aussitôt, en carrosse :

Nous avons relu des pièces de Corneille, et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations. Nous avons aussi un livre nouveau de Nicole. C'est de la même étoffe que Pascal et l'*Éducation d'un Prince*, mais cette étoffe est merveilleuse ; on ne s'en ennue point. (23 mai 1671, I, 259)

La lecture se poursuit en Bretagne¹³ et l'emporte même sur les romans : « Cette *Morale* de Nicole est admirable, et *Cléopâtre* va son train, sans empressement toutefois ; c'est aux heures perdues. » (15 juillet 1671, I, 296). Le 19 août, sa fille a reçu le livre et l'a lu. Il fait l'objet d'un échange de compliments en faveur de l'auteur :

ne vous avais-je pas dit que c'était de la même étoffe que Pascal ? Mais cette étoffe est si belle qu'elle me plaît toujours. Jamais le cœur humain n'a été mieux anatomisé que par ces Messieurs-là. Continuez à nous en mander votre avis. (19 août 1671, I, 326)

Mme de Sévigné se situe ici dans la droite lignée de la critique « amoureuse » prônée par Julien Gracq :

Ce que j'attends seulement de votre entretien critique, c'est l'inflexion de voix juste qui me fera sentir que vous êtes amoureux, et amoureux de la même manière que moi : je n'ai besoin que de la confirmation et de l'orgueil que procure à l'amoureux l'amour parallèle et lucide d'un tiers bien disant.¹⁴

Une critique qui est extatique avant d'être analytique, hommage et partage avant d'être inventaire ou commentaire. À la fois signe et conséquence de cette extase, de ce « plaisir qui [...] enlève » (I, 356)¹⁵, la métaphore de l'absorption apparaît d'abord discrètement dans les *Lettres* sous la forme d'une catachrèse : « Vous prenez goût à Nicole. Je ne sais où je prendrai un autre livre de morale pour vous soutenir le cœur » (13 septembre 1671, I, 344). Elle est ensuite reprise et filée sur le mode médical les jours suivants :

Je voulus hier prendre une petite dose de *Morale* ; je m'en trouvai assez bien. (16 septembre 1671, I, 346)

Il faut donc toujours avoir cette *Morale* entre les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. (20 septembre 1671, I, 349)

Mais l'épistolière ne se contente pas de faire des *Essais de Morale* une médecine, elle en fait aussi une nourriture. Ainsi, trois jours plus tard : « Je poursuis cette *Morale* de Nicole que je trouve délicieuse » (23 septembre 1671, I, 351). Mme de Sévigné est bien loin d'éprouver « la disette de ne savoir plus que lire » (III, 804) que sa fille connaîtra en 1690 ! Le 7 octobre, elle lui conseille de faire ce qu'elle fera bientôt elle-même, relire le livre :

Celui dont je veux parler présentement, c'est toujours de Nicole, et c'est du traité « D'entretenir la paix entre les hommes ». Ma bonne, j'en suis charmée ; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumière. Si vous ne l'avez lu, lisez-le ; et si vous l'avez lu, relisez-le, avec une nouvelle attention. (7 octobre 1671, I, 360)

Bien des années plus tard, elle enverra à son fils une « qualité très commode » :

c'est qu'il est fort aise de relire deux fois, trois fois, ce qu'il a trouvé beau. Il le goûte, il y entre davantage, il le sait par cœur ; cela s'incorpore. Il croit avoir fait ce qu'il lit ainsi pour la troisième fois. (8 janvier 1690, III, 804)

Mais pour elle, la relecture ne suffit pas. Cela ne *s'incorpore* pas, ou du moins pas assez. C'est pourquoi, sans doute poussée par l'insatisfaction que laisse la lecture d'une œuvre aimée, et qu'on voudrait transformer ou prolonger en conversation avec son auteur, Mme de Sévigné recourt le 4 novembre 1671 à un moyen plus sûr de s'appropriier le texte :

Parlons un peu de M. Nicole, il y a longtemps que nous n'en avons rien dit. [...] Devinez ce que je fais : je recommence ce traité. *Je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler.* (I, 375)

La relecture ne procurant pas l'*incorporation* attendue, la possibilité de faire sien et soi le livre, Mme de Sévigné imagine un moyen nouveau, parallèle et déviant : l'absorption. Moyen classique en amour ; c'est ce que propose Arnolphe à Agnès dans l'*École des femmes* :

Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiseraï, mangerai¹⁶

Étrange et cannibale façon d'aimer, mais qui cache une réalité plus profonde. Assimiler l'être ou le livre, c'est entrer *véritablement* en contact avec lui ou avec son auteur, c'est franchir la barrière des pages et de la peau, c'est entrer *intus et in cute*. C'est peut-être seulement au terme de cette opération par laquelle l'auteur passe du *liber* au *gaster*, par laquelle il est fait *chère*, que l'on peut dire qu'il est véritablement *compris*. À travers cette odyssee de lecture, ou plutôt ce banquet, Mme de Sévigné reproduit le parcours du livre dans l'*Apocalypse* : d'abord scellé (5, 1-4) puis ouvert (6, 1-12), il est enfin mangé (10, 8-10). Mais pourquoi un bouillon ? Qu'est-ce qu'un bouillon pour Mme de Sévigné ?

Voici comment elle raconte, le 20 juin 1672, la réaction de Mme de Longueville à l'annonce de la mort de son fils, décédé au cours d'une campagne de la guerre de Hollande :

Mme de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit. Je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mlle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours. On est allé la quérir, avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mlle de Vertus n'avait qu'à se montrer ; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : « Ah ! mademoiselle, comme se porte monsieur mon frère ? » Sa pensée n'osa aller plus loin. « Madame, il se porte bien de sa blessure. – Il y a eu un combat. Et mon fils ? » On ne lui répond rien. « Ah ! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort ? – Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. – Ah ! mon cher fils ! est-il mort sur-le-champ ? N'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah, mon Dieu ! quel sacrifice ! » Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens. *Elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut.* (I, 535-536)

Le bouillon apparaît comme l'élixir qui permet de surmonter la pire des douleurs pour ce cœur de mère : la mort d'un enfant et le risque de sa damnation éternelle. Quel que soit le mal – les chaleurs de Provence, les douleurs et les fatigues de

l'accouchement, le rhumatisme, les coliques « de bile, de néphrétique, de misères humaines », les veilles et les angoisses¹⁷ – Mme de Sévigné recommande toujours le même remède et répète comme un refrain : « prenez des bouillons ». Ses prescriptions sont aussi invariables que les diagnostics de Toinette dans le *Malade imaginaire* : c'est toujours le poumon et toujours des bouillons. Lorsqu'elle rapporte à son cousin Coulanges le refus que le Roi oppose au mariage de Lauzun et de la Grande Mademoiselle, elle précise que cette dernière, entre les cris, les pleurs et les plaintes excessives, n'avale « que des bouillons » (19 décembre 1670, I, 141). Le bouillon est pour elle la nourriture tonifiante et salvatrice par excellence. Réduire Nicole en bouillon, c'est en faire cet élixir guérisseur et nourrissant qu'elle applique à tous les maux. C'est transformer le livre en philtre, les pages en potion, les caractères en cordial. Le bouillon livresque ne lui permet pas de survivre, comme pour Mme de Longueville, mais de revivre, avec en soi non plus soi, mais ce « grand esprit » que l'on prend pour mentor. *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus*, disait saint Paul¹⁸. Par l'absorption des *Essais de Morale*, ce n'est plus Mme de Sévigné qui vit, c'est Pierre Nicole qui vit en elle. Avec ce geste, Mme de Sévigné parachève l'acte critique dans ce qu'il a de plus pur : « la coïncidence de deux consciences ». Bien au-delà d'une critique gracquienne confinée au panégyrique, Mme de Sévigné accède par l'absorption du livre à une véritable « conscience critique » telle que la décrit Georges Poulet :

Le critique est un être qui commence par devenir un autre être, qui accepte de vivre mentalement d'une vie différente de la sienne propre. Or, devenir un autre être, c'est, en premier lieu, cesser d'être soi-même. Au début de la pensée critique, il y a, non pas encore une activité, non pas même une faculté positive, mais simplement le consentement à ne plus être soi, dont la pensée d'un autre âge avait fait la vertu initiale du chrétien. L'action de lire est plus grave qu'il ne semble à première vue. Elle nous transporte, non seulement dans un monde nouveau, mais dans un être nouveau.¹⁹

Ce transfert, cette identification qu'est au fond la critique – qu'elle soit atomiste comme la rêvait Barthes ou phénoménologique comme la conçoit Poulet –, Mme de Sévigné la retrouve et l'accomplit par l'absorption fantasmatique du livre. Dépassant le stade de la conversation impossible, elle atteint en image et en rêve à cette « assimilation complète d'un être », à cette fusion dont l'amour est le vœu²⁰.

Montesquieu lecteur jonassien ou le livre recraché

A contrario, l'aversion tend au rejet, à l'éviction, à l'élimination des êtres et des livres honnis. Cela se vérifie chez Montesquieu, exactement un demi-siècle plus tard, en 1721, dans un passage des *Lettres persanes*. À la fin de la lettre CXLIII, envoyée par Rica à Nathanaël Lévi, médecin juif à Livourne, celui-ci insère une autre lettre qu'il a, dit-il, entendu crier dans les rues de Paris : la « Lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris ». Placée peu après la visite de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor, dont les livres étaient passés en revue par Rica et son bibliothécaire, cette lettre traite à nouveau de littérature, mais d'un point de vue comique et médical :

Il y avait dans notre ville un malade qui ne dormait point depuis trente-cinq jours. Son médecin lui ordonna l'opium : mais il ne pouvait se résoudre à le prendre ; et il avait la coupe à la main, qu'il était plus indéterminé que jamais. Enfin, il dit à son médecin : « Monsieur, je vous demande quartier seulement jusqu'à demain : je connais un homme qui n'exerce pas la médecine, mais qui a chez lui un nombre innombrable de remèdes contre l'insomnie ; souffrez que je l'envoie quérir : et si je ne dors pas cette nuit, je vous promets que je reviendrai à vous. » Le médecin congédié, le malade fit fermer les rideaux, et dit à un petit laquais : « Tiens, va-t'en chez M. Anis [Anisson était un libraire spécialisé dans les ouvrages de piété], et dis-lui qu'il vienne me parler. » M. Anis arrive. « Mon cher monsieur Anis, je me meurs ; je ne puis dormir. N'auriez-vous point, dans votre boutique, la C. du G. [*Connaissance du Globe* ?], ou bien quelque livre de dévotion composé par un R. P. J. [Révérend Père Jésuite] que vous n'avez pas pu vendre ? Car souvent les remèdes les plus gardés sont les meilleurs. – Monsieur, dit le libraire, j'ai chez moi la *Cour sainte* du père Caussin, en six volumes, à votre service : je vais vous l'envoyer : je souhaite que vous vous en trouviez bien. Si vous voulez les œuvres du R. P. Rodriguès, jésuite espagnol, ne vous en faites faute. Mais, croyez-moi, tenons-nous-en au père Caussin : j'espère, avec l'aide de Dieu, qu'une période du père Caussin vous fera autant d'effet qu'un feuillet tout entier de la C. du G. » Là-dessus, monsieur Anis sortit, et courut chercher le remède à sa boutique. La *Cour sainte* arrive : on en secoue la poudre : le fils du malade, jeune écolier, commence à la lire : il en sentit le premier l'effet ; à la seconde page, il ne prononçait plus que d'une voix mal articulée, et déjà toute la compagnie se sentait affaiblie ; un instant après, tout ronfla, excepté le malade, qui, après avoir été longtemps éprouvé, s'assoupit à la fin.²¹

Comme chez Mme de Sévigné, on assiste au passage d'un usage ordinaire à un usage médical du livre : il est tellement ennuyeux qu'il sert de soporifique. C'est le même mécanisme, mais inversé : le livre est l'opium du lecteur.

Fort de ce succès, le médecin décide de « changer de méthode » et de constituer « une nouvelle pharmacie » en mettant à profit « la vertu des esprits ». Il compose ainsi une « Ptisane purgative » à base de feuilles de la *Logique* d'Aristote en grec, de Duns Scot, de Paracelse, d'Averroès et de Plotin ; deux « Vomitifs » composés de harangues et d'oraisons funèbres ; un « Remède très simple pour guérir de l'asthme » consistant à lire sans reprendre haleine entre les périodes « tous les ouvrages du révérend père Maimbourg », de la Compagnie de Jésus. À un certain stade, la liste des remèdes se poursuit en latin : un « *Miraculum chymicum* » tiré des ouvrages des pères Quesnel et Lallemand ; un « *Lenitivum* » obtenu par mélange et infusion de quelques pages de Molina, Vasquez, Bauny, Tamburini et Escobar, jésuites ; et enfin une « *ptisana aperiens* », un laxatif, composée d'extraits du traité sur le mariage de Sanchez (lui aussi jésuite) et de « figures » licenciées de l'Arétin. Comme Jonas dans la baleine, les livres sont avalés puis recrachés. D'ailleurs, à bien y regarder, les remèdes de cette « nouvelle pharmacie » visent moins à soigner qu'à faire cracher, rejeter et évacuer des pages de livres : Duns Scot et Aristote servent à purger, les prédicateurs et orateurs à vomir, Maimbourg à expirer, Sanchez à déféquer. Alors que chez Mme de Sévigné l'absorption du livre tendait à l'*assimilation*, à l'*incorporation*, elle débouche ici sur le vomissement, l'expectoration, l'excrétion.

Pourquoi ? Quelle est cette littérature qui est rejetée ? D'abord les œuvres monumentales et abstruses de « l'École » : la *Logique* d'Aristote, les *Quæstiones* et les traités de Duns Scot, auxquels Montesquieu ajoute les *Ennéades* de Plotin et les

Commentaires d'Averroès. Des ouvrages fleuves, denses, ardues et épineux. Au contraire, Mme de Sévigné prend des « petites doses » de Nicole, qui écrivait lui-même des « petits traités » – quoique nombreux. De même, Montesquieu prône une lecture dégustative, qui savoure le texte à petites bouchées, et préfère une littérature concise, souple et variée : « J'approuve le goût de la nation anglaise pour les petits ouvrages²² » dit-il dans *Mes Pensées*.

Ce qu'il rejette aussi, à travers les effets de cette pharmacie comique, c'est le mauvais style : les périodes pesantes, les formules maladroitement galimatias des clercs sans finesse et sans monde. Les périodes du P. Maimbourg sont un remède contre l'asthme parce qu'elles sont si longues et si lourdes qu'on ne peut en venir à bout sans respirer. « La période est longue, il faut reprendre haleine²³ », comme dirait La Fontaine. De même, Mme de Sévigné disait du P. Maimbourg, en 1675 : « *L'Histoire des Croisades* est fort belle, mais le style du P. Maimbourg me déplaît fort » (II, 102). Et encore, deux semaines plus tard : « Hélas ! Si vous saviez ce que j'achève, et ce que je souffre du style du jésuite » (II, 150). Mme de Sévigné et Montesquieu partagent la même aversion, le même *dégoût* pour le même mauvais style.

Enfin, Montesquieu rejette toute la littérature, à ses yeux oiseuse et dogmatique, d'édification religieuse et de dispute théologique qui fleurissait alors. Les *Réflexions morales* du P. Quesnel (janséniste), la *Doctrine spirituelle* du P. Lallemand (jésuite), les traités sans fin et selon lui sans fond des jésuites espagnols et italiens : Molina, Escobar, Sanchez, Rodriguez, Vasquez, Tamburini. Les français ne sont pas plus épargnés, en particulier le P. Caussin et sa *Cour sainte*, soporifique fermant les yeux des malades et ouvrant ceux du médecin. Mme de Sévigné n'en parle pas, mais son amie Mme de Maintenon, dont elle loue « l'esprit aimable et merveilleusement droit » (I, 414), en parle pour elle dans une lettre du 4 mars 1702 :

Il est impossible de lire ce livre dont le désordre des matières, la confusion des temps, la grossièreté de certaines expressions, la bassesse des autres, les digressions insupportables et mille autres défauts qui vous feront l'effet de *l'émétique*, ne permettent pas d'en faire aucun usage.²⁴

C'est presque le même jugement que Montesquieu. Narcotique ou émétique, voilà le P. Caussin médecin malgré lui pour les siècles à venir.

Reste à savoir quelles recettes littéraires Montesquieu applique pour composer cette satire, ou plutôt cette vidange, de toute une culture. D'abord, la lettre. Un texte court, moderne, aisé, bref et varié. Mais aussi des modèles. Cette lettre, en effet, se distingue des autres du recueil. Elle n'est pas écrite par Usbek ou Rica mais par « un médecin de province à un médecin de Paris ». Exactement comme les *Petites lettres* de Pascal, les *Provinciales*, qui s'intitulaient, au moins pour les premières, « lettre écrite à un provincial par un de ses amis²⁵ », et qui elles aussi s'attaquaient à Escobar, Molina, Sanchez et tous les jésuites de France et d'Espagne. Montesquieu reprend le même stratagème (la fausse lettre), le même médium (l'échange épistolaire Paris-province) et le même thème (la satire des jésuites). C'est un hommage et une dette à Pascal²⁶.

D'autre part, l'idée de dresser une pharmacie comique n'est pas sans rappeler la première scène du *Malade imaginaire*, dans laquelle Argan énumère les remèdes prescrits par son apothicaire. On y trouve « un petit Clystère insinuatif, préparatif, et remollient », « un bon Clystère détersif », « un julep hépatique, soporatif, et somnifère, composé pour faire dormir Monsieur », « une bonne médecine purgative et corroborative, composée de casse récente avec séné levantin, et autres », « une potion anodine, et astringente pour faire reposer Monsieur », « un clystère carminatif pour chasser les vents de Monsieur », etc. Comme chez Montesquieu, les remèdes sont assortis de la liste de leurs ingrédients : « avec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver, et nettoyer le bas ventre de Monsieur », etc. Pour composer sa satire, Montesquieu a croisé la lettre provinciale et la scène comique. La manière de Pascal et la matière de Molière. D'autant que sa lettre connaît, dans l'énumération des remèdes livresques, une progression du français au latin macaronique, qui rappelle certaines scènes du *Médecin malgré lui* et surtout la fin du même *Malade imaginaire*. Argan y est institué docteur au cours d'une cérémonie burlesque où, à chaque question que lui pose l'assemblée des savants, il répond imperturbablement :

*Clistorium donare,
Postea seignare
Ensuitta purgare.*²⁷

De même, les deux dernières recettes de Montesquieu, rédigées en latin, se terminent ainsi : *Fiat clister* et *fiat ptisana aperiens* (p. 321). C'est le même langage, le même mélange plaisant de jargon médical et de latin de cuisine, et la même conclusion : *clisterium donare, fiat clister*. La cérémonie de Molière a inspiré la pharmacie de Montesquieu. Pilant dans le même mortier le *Malade imaginaire* et les *Provinciales*, Montesquieu compose *les juleps imaginaires d'un médecin de province*. Ainsi, en rejetant une certaine littérature, il en adopte une autre. C'est bien la satire d'une culture qu'il opère par l'excrétion et l'expectoration : celle des philosophes et des théologiens, des pédants et de l'École, des phébus et du galimatias. Mais c'est aussi l'élection et l'éloge d'une autre, *par laquelle* il rejette la première : Pascal, Molière et la forme de la *petite lettre*.

Par un geste inverse à celui de Mme de Sévigné, Montesquieu rejette une littérature contraire à celle qu'elle élit. C'est qu'au fond ils sont d'accord. Mme de Sévigné par absorption et Montesquieu par expulsion embrassent et rejettent une même littérature. C'est Caussin et Maimbourg, Duns Scot et Aristote, Escobar et Molina qu'ils rejettent ; c'est Molière, Pascal et Nicole qu'ils embrassent. Détaillant la composition de son vomitif à base de harangues, Montesquieu précise qu'il faut prendre « garde pourtant de ne point se servir de celles de M. de N. [Monsieur de Nîmes, Esprit Fléchier] » (p. 320). C'est après le même Fléchier que Mme de Sévigné court, en 1690, sur les routes de Provence, pour lui dire son admiration :

J'eusse été ravie d'attraper Monsieur de Nîmes pour lui parler de deux de ses oraisons funèbres, dont j'ai été charmée, et que j'ai lues par le chemin, mais, quoi qu'il fût en carrosse, je ne l'attrapai non plus que le papillon de Polichinelle. (19 octobre 1690, III, 943)

Comme Mme de Sévigné, Montesquieu apprécie Nicole, dont il partage les vues sur le style²⁸. Comme elle, il est « bon disciple de La Rochefoucauld²⁹ », mais aussi – et toujours comme elle – de Corneille, Racine, La Fontaine, Quinault, Boileau... Sans oublier Mme de Sévigné elle-même, en qui il voit fort justement un jalon dans l'histoire du genre épistolaire, entre Voiture et... les *Lettres persanes*³⁰. Ce qui réunit les deux auteurs, c'est cet esprit d'exigence et de liberté, cette alliance de badinerie et de profondeur, d'intelligence et de grâce qui éblouiront Voltaire et qui caractérisent les belles-lettres au siècle de Louis XIV. À travers l'actualisation de la métaphore de l'ingestion du livre, à travers ce jeu comique d'absorption et d'excrétion, d'assimilation et d'expulsion se joue en réalité, en l'espace d'un demi-siècle (de 1671 à 1721) et dans le temps même de son élaboration, l'élection d'une certaine littérature, d'un *corpus*, qui correspond quasi exactement à ce que l'histoire littéraire élèvera, bien plus tard, à la dignité de « classique ».

Par l'absorption, Mme de Sévigné *devient* Nicole ; par l'imitation, Montesquieu *redevient* Pascal et Molière. Ce qui se joue des *Lettres* aux *Lettres persanes*, de 1671 à 1721, c'est le rapport à la littérature – à une certaine littérature – de deux grands écrivains qui sont d'abord deux grands lecteurs³¹. Ce qui est pour les autres une simple métaphore est pour eux un acte essentiel, l'actualisation – dans l'écriture et dans la vie – d'une « conscience critique ». Georges Poulet n'avait-il pas raison de dire que « l'action de lire est plus grave qu'il ne semble à première vue » ? Plus grave et plus trouble, puisqu'elle va jusqu'à nous faire avaler et recracher les pages des livres ouverts – être ou ne pas être les hommes qui les écrivent. Montaigne nous avertissait déjà : « c'est un plaisir qui n'est pas net et pur³² ».

¹ Descartes, *Œuvres complètes*, éd. Ch. Adam et P. Tannery, Vrin, 1996, t. VI, p. 5. L'orthographe est modernisée pour toutes les citations.

² Montaigne, *Essais*, III, 3, De trois commerces, éd. P. Villey et V.-L. Saulnier, PUF, 1965, p. 827.

³ Platon, *Ion*, 533d-e.

⁴ En prenant congé de son livre, dans la première édition des *Essais*, Montaigne le qualifie de « corps solide » logeant ses « conditions et facultés » (II, 37, De la ressemblance des enfants aux pères, p. 783).

⁵ Proust, *À la recherche du temps perdu*, éd. J.-Y. Tadié, Gallimard, 1987-1989, t. III, p. 607-608.

⁶ Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Seuil, 1971, p. 13.

⁷ Proust, *À la recherche du temps perdu*, t. II, p. 279.

⁸ *Essais*, II, 31, De la colère, p. 716 – I, 26, De l'Institution des enfants, p. 145 – II, 10, Des livres, p. 414.

⁹ « “je lis avec des ciseaux, excusez-moi, et je coupe tout ce qui me déplaît. J'ai ainsi des lectures qui ne m'offensent jamais. Des *Loups*, j'ai gardé dix pages ; un peu moins du *Voyage au bout de la nuit*. De Corneille, j'ai gardé tout *Polyeucte* et une partie du *Cid*. Dans mon Racine, je n'ai presque rien supprimé. De Baudelaire, j'ai gardé deux cents vers et de Hugo un peu moins. De La Bruyère, le chapitre du « Cœur » ; de Saint-Évremond, la conversation du père Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt. De Mme de Sévigné, les lettres sur le procès de Fouquet ; de Proust, le dîner chez la duchesse de Guermantes ; « Le matin de Paris » dans la *Prisonnière*.” Ainsi répondait un agent forestier à l'enquête d'une revue littéraire auprès de ses lecteurs. » Antoine Compagnon, *La Seconde main*, Seuil, 1979, p. 27.

¹⁰ *Lettres à Sophie Volland*, 20 octobre 1760, éd. J. Varloot, Gallimard, 1984, p. 138.

¹¹ Nicole publie le premier tome des *Essais de morale* en 1671. Il reprend *De l'éducation d'un prince* (1670) en guise de deuxième tome et publie les troisième et quatrième en 1675 et 1678. Les deux derniers sont posthumes et paraissent en 1700 et 1714. Entre-temps, il a publié une *Continuation des Essais de morale* en quatre volumes (1687-1688).

¹² Toutes les citations de Mme de Sévigné proviennent de l'édition de Roger Duchêne (*Correspondance*, Gallimard, 1972-1978), dont nous indiquons le tome en chiffre romain et la page en chiffre arabe.

¹³ « Nous allons commencer un traité de *Morale* de M. Nicole ; si j'étais à Paris, je vous enverrais ce livre, vous l'aimeriez fort. » (5 juillet 1671, I, 287). *Cléopâtre* est un roman de La Calprenède publié en douze volumes à partir de 1646.

¹⁴ Julien Gracq, *En lisant en écrivant* in *Œuvres complètes*, éd. B. Boie, Gallimard, 1989-1995, t. II, p. 680.

¹⁵ « Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève ; surtout je suis charmé du troisième traité, « Des moyens de conserver la paix avec tous les hommes ». Lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes et jansénistes et molinistes, et tout le monde enfin. Ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait. Il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler ou la sincérité d'avouer ; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces Messieurs-là. » (30 septembre 1671, I, 356-357).

¹⁶ Molière, *L'École des femmes*, V, IV, v. 1592-93.

¹⁷ Voir les lettres des 26 juillet 1671 (I, 306), 30 décembre 1671 (I, 405), 3 avril 1686 (III, 247) et 15 juin 1689 (III, 619).

¹⁸ *Galates*, 2, 20.

¹⁹ Georges Poulet, *La Conscience critique*, José Corti, 1971, p. 9 et p. 103.

²⁰ « Malheureusement l'amour tendant à l'assimilation complète d'un être, comme aucun n'est comestible par la seule conversation, Albertine eut beau être aussi gentille que possible pendant ce

retour, quand je l'eus déposée chez elle, elle me laissa heureux, mais plus affamé d'elle encore que je n'étais au départ et ne comptant les moments que nous venions de passer ensemble que comme un prélude, sans grande importance par lui-même, à ceux qui suivraient. » Proust, *À la recherche du temps perdu*, t. II, p. 279.

²¹ Montesquieu, *Lettres persanes*, CXLIII, éd. J. Starobinski, Gallimard, 2003, p. 318-319.

²² Montesquieu, *Œuvres complètes*, éd. R. Caillois, Gallimard, 1949, t. I, p. 1223.

²³ La Fontaine, *Fables*, II, I, « Contre ceux qui ont le goût difficile », v. 33.

²⁴ Mme de Maintenon, *Lettres*, éd. H. Bots et E. Bots-Estourgie, Honoré Champion, 2011, t. III, p. 353.

²⁵ Pascal, *Les Provinciales*, éd. L. Cognet, Garnier, 1965, p. 3 et p. 21.

²⁶ Dans *Mes Pensées* (p. 1244), il rapprochera d'ailleurs explicitement les *Lettres persanes* et les *Provinciales*.

²⁷ Molière, *Le Malade imaginaire*, I, I et troisième intermède.

²⁸ Voir *Mes Pensées*, p. 1220. Voir également, sur cette « morale de Nicole » qui plaisait tant à Mme de Sévigné, p. 1273.

²⁹ Jean Starobinski, *Montesquieu par lui-même*, Seuil, 1953, p. 43.

³⁰ *Mes Pensées*, p. 1244-1245.

³¹ « Je suis toujours un peu entêtée de mes lectures » (I, 360), « c'est ce qui console de tout l'ennui de la solitude » (II, 602) dit Mme de Sévigné en 1671 et 1673. « L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôté » dit Montesquieu dans *Mes Pensées* (p. 975). Et encore : « Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses. » (p. 1293).

³² *Essais*, III, 3, De trois commerces, p. 829.